

Carole BISENIUS-PENIN, dir., *Résidence d'auteurs, création littéraire et médiations culturelles (1). À la recherche d'une cartographie*

Nancy, Éditions universitaires de Lorraine, coll. Questions de communication Série actes, 2015, 170 pages

Anne Roche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10545>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10545](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10545)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 403-404

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Anne Roche, « Carole BISENIUS-PENIN, dir., *Résidence d'auteurs, création littéraire et médiations culturelles (1). À la recherche d'une cartographie* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10545> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10545>

Tous droits réservés

sang, c'est le sang des Summers". La problématique sacrificielle dans la *fantasy* vampirique : un merveilleux transcendantal ? » (pp. 245-258).

Charles W. Scheel

*Crillash, université des Antilles, F-97275
cscheel@martinique.univ-ag.fr*

Carole BISENIUS-PENIN, dir., *Résidence d'auteurs, création littéraire et médiations culturelles (I). À la recherche d'une cartographie*

Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Questions de communication Série actes, 2015, 170 pages

« Corvée de géraniums » : c'est ainsi que Frank P. Meyer désigne sa résidence d'écrivain à Trèves (p. 39). Sous cette appellation pittoresque dont le point de départ est l'obligation d'arroser ces fleurs qu'il n'avait pas choisies, se rassemblent plusieurs questions que le collectif dirigé par Carole Bisenius-Penin explore : qu'est-ce au juste qu'une résidence d'écrivain ? Quels en sont les cadres, les fonctions, le rôle que lui assignent ses commanditaires, les effets qu'elle peut avoir sur les publics et sur les écrivains eux-mêmes ? Questionnement d'autant plus utile que, comme le souligne d'emblée la chercheuse, il n'existe pas actuellement de « cartographie » précise du sujet, même s'il existe une abondante « littérature grise » (appels d'offre, guides, supports méthodologiques, descriptifs des dispositifs...). Examinant des résidences en Allemagne, au Luxembourg en Belgique et en Lorraine, l'ouvrage constitue donc un outil précieux qui peut fournir le cadre de futures investigations dans d'autres régions, notamment en France où les résidences sont déjà nombreuses et diverses.

Ces résidences correspondent d'abord à des nécessités économiques : souvent, les auteurs ne bénéficient pas des aides accordées aux autres acteurs du livre et de l'écrit (bibliothèques, librairies, éditeurs, théâtres). L'écrivain est un « parent pauvre souvent condamné au biprofessionnalisme » (Marc Ceccaldi, p. 22). Analysant la figure de l'écrivain, Clara Lévy (pp. 25-37) constate les apories de l'analyse sociologique dans la mesure où l'activité de celui-ci se définit « plus [par] la logique de la vocation que [par] celle de la profession », mais elle délimite néanmoins sa place dans le champ littéraire, ainsi que le « score de légitimité littéraire » (pp. 32) établi à travers un certain nombre de variables de consécration (éditions, prix, consécration par le système scolaire...). Ce premier cadrage théorique est suivi par des analyses de cas.

Selon les régions, les institutions culturelles s'impliquent plus ou moins fortement, comme au Luxembourg où le caractère plurilingue de la création et la faible

densité des maisons d'édition justifient un soutien particulier (Valérie Quilez, pp. 77-84). Mais ce qui est attendu des écrivains en résidence est très variable.

Par exemple, l'un de ces attendu peut être un lien avec le territoire. Il peut être étroit, si l'écrivain réside à pour mission à la fois de s'inspirer du lieu où il est accueilli et de créer des liens avec les habitants, des publics souvent éloignés de la culture. Ceci est particulièrement mis en lumière par l'exemple d'une résidence en milieu rural (Adeline Clerc, pp. 49-60) où le principal obstacle est le « phénomène d'auto-exclusion » ressenti par les ruraux. Quant à s'inspirer du lieu, ce n'est pas sans risque : ainsi, à Trèves, où le diocèse est le principal soutien financier de la résidence, laquelle est coincée entre la cathédrale et l'église Saint-Gangolf, Frank P. Meyer a dû jouer de toutes les ressources de son humour pour remplir son contrat en assurant avec succès une chronique hebdomadaire dans un magazine local et préserver néanmoins son autonomie artistique (Valérie Deshoulières, pp. 39-48). Au contraire, d'autres auteurs insistent sur la nécessaire liberté de l'écrivain vis-à-vis du lieu : « Ne pas attendre systématiquement une restitution, c'est-à-dire "L'auteur est sur mon territoire donc il va écrire sur mon territoire". C'est l'écrivain qui doit décider » (Brigitte Fazan, p. 68). À l'extrême, l'un des décideurs de la Maison de la poésie d'Amay va jusqu'à imaginer qu'un écrivain épuisé vienne dormir un mois à Amay pour pouvoir ensuite se relancer dans sa création (p. 103), conception très généreuse de la résidence !

Autre paramètre, la résidence est le plus souvent conçue comme un dispositif au sein duquel l'écrivain est seul, même s'il est en relation avec des publics. À l'opposé, une solution originale mise sur l'émulation collective, dans le cas du Pont d'Oye, en Belgique (Élise Vandeninden, pp. 85-95). Ou, parce qu'elle propose des retours de lecture sur le texte en cours et des aides à la réécriture, la résidence théâtre de Mariemont (Belgique) devient presque un atelier d'écriture (Claudette Oriol-Boyer, pp. 107-115). Certaines résidences sont articulées sur une maison d'édition (par exemple, la Maison de la poésie d'Amay, analysée par Clara Lévy), ce qui est un facteur non négligeable de reconnaissance et de socialisation.

Quant aux effets sur les écrivains, là encore ils sont très variables. J'en retiendrai trois. En premier lieu, ce qu'on pourrait appeler la résurgence d'un multilinguisme « social » dans le cas du passionnant témoignage de Fabienne Jacob (Marie-Aimée Lebreton, pp. 145-152), qui – dans des termes qui font songer à Annie Ernaux – raconte le refoulement de la langue originelle (le platt mosellan), la conquête du « bon » français et le sentiment de trahison qui l'accompagne. La résidence

lui a permis de laisser émerger ces « origines [...] dont [elle] aurai[t] voulu [s]e débarrasser » (p. 148).

En deuxième lieu, la résidence *Struwelpippi*, un mot-valise forgé à partir du *Struwelpeter* (« Pierre l'ébouffé ») et de *Pippi Langstrumpf* (« Fifi Brindacier »), spécialisée dans la littérature pour enfants (Jeanne E. Glesener, pp. 131-143). Le cahier des charges comporte des lectures dans des classes, des discussions avec des étudiants et la participation finale à la « procession dansante », une manifestation folklorique d'Echternach (Luxembourg). Les rencontres avec les élèves permettent une « démystification de l'auteur » (p. 138). Du côté de la création, on retiendra le roman (en allemand) de Manfred Theisen, qui traite la question des *Lebensborn-Heime* (les centres d'eugénisme mis en place par les nazis, pendant la période d'Occupation du Luxembourg). En principe, ce roman – dont le protagoniste est un adolescent – destiné à un public adolescent montre avec force combien le lieu a pu être source de travail créatif pour l'écrivain et non pas simple décor.

En dernier, même s'il s'agit d'une résidence toute récente, citons le dialogue entre Carole Bisenius-Penin, Valérie Deshoulières et Ivassoutine Taras (pp. 61-64), directeur de la résidence située à Czernowitz – lieu de naissance de Paul Celan, dont les parents ont été assassinés par les nazis, lui-même suicidé en 1970 sans avoir jamais véritablement surmonté les traumatismes de l'enfance et de la jeunesse, mais auteur des plus beaux poèmes de langue allemande du siècle dernier.

« Mise en scène auctoriale et espace d'expérimentation littéraire », « lieu de sociabilité et de mise en réseau » (Carole Bisenius-Penin, pp. 153-164), avec cet ouvrage, la résidence d'écrivain se constitue en objet scientifique et en outil de travail pour les institutions culturelles qui sont appelées à en prendre ou à en poursuivre l'initiative.

Anne Roche

*Cielam, Aix-Marseille Université, F-13000
roche.anne@wanadoo.fr*

Cristina BOGDAN, Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs.
Patrimoine, création, culture. À l'intersection des dispositifs et des publics

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2015, 216 pages

On peut prendre sur les institutions culturelles bien des points de vue. Mais ce n'est pas uniquement une affaire de choix de perspectives scientifiques (sociologie, histoire, psychologie...), parfois croisées ou non. C'est aussi le résultat nécessaire des véritables mutations subies par ces institutions ces dernières années, à l'instar

des changements sociaux plus globaux. Mutations qui concernent autant le rapport des institutions à elles-mêmes que celui à un public au moins amplifié, sinon diversifié, et le celui à des fonctionnements transformés sous le coup des technologies de l'information et de la communication (TIC). Un résultat majeur doit sans aucun doute être pris en compte : les musées – pour évoquer cette seule institution – ne peuvent plus se contenter de conserver des objets – si jamais cela a été le cas, du moins est-ce le regard que l'on porte fréquemment sur eux ces derniers temps –, ils peuvent jouer le rôle d'initiateurs dans des débats publics.

Relativement à ces mutations, l'ouvrage suit le fil conducteur de la communication des institutions culturelles avec le public – en première approche, une communication très mécaniquement définie comme transmission d'un message prédéfini en l'adaptant à un public récepteur (p. 50) –, en prenant en compte l'impact des techniques nouvelles sur les modes de relations à celui-ci, ainsi que leur impact envisageable sur l'optimisation de la transmission d'information (si jamais, encore une fois, les questions soulevées sont réductibles à ce schéma, nous y reviendrons). Restitutions urbaines spectaculaires, visions virtuelles en trois dimensions, jeux interactifs avec des personnages anciens, visites immersives de sites éloignés, mais aussi numérisation des archives ou diffusion de connaissances sur mode spectaculaire, telles sont les activités actuellement déployées par de nombreux musées, par exemple, mais aussi par d'autres institutions telles les Archives des différents États et les structures de l'enseignement, ici représentées par le cas de l'apprentissage de la dégustation du vin. Doit-on les aborder en termes d'émetteur et de récepteur (l'institution d'un côté, le visiteur de l'autre) ? Qu'en dire d'autre si l'on détricote les registres culturel, scientifique, touristique ? Comment penser le passage de l'ère de la transmission mécanique à celle de l'interrelation ?

Suivons donc les propositions de quelques auteurs, sans exposer chaque contribution pour autant. Elles donnent effectivement à comprendre le rôle de la diffusion des informations et des images dans les processus de visite des musées ou des villes, mais aussi dans ceux de la patrimonialisation de nombreux objets. Enfin, elles insistent sur un point central : la manière dont les nouvelles techniques peuvent servir la promotion de la diversité humaine, par communication et socialisation, alors que, paradoxalement, elles sont techniquement identiques dans leur fonctionnement.